

DU FRONT D'ARAGON
À LA MONTAGNE LIMOUSINE...
SUPPLÉMENT HIVERNAL

IMMUNARD

de cassis et beaucoup de rouge.

Depuis la montagne limousine, hiver 2012-2013

Conversation avec un « incontrôlé » du front d'Aragon José Fortuny, Hiver 2006.

- J'appartiens aux fantômes du temps. Et ces fantômes, il n'y a que l'histoire qui peut en parler, à condition de ne pas l'oublier. J'habitais à Reus, en Catalogne, il y a un théâtre qui porte mon nom, Fortuny. »

En 2006, quelques amis rencontrent José Fortuny, ancien combattant dans la guerre civile espagnole, anarchiste non repent, vivant en exilé à Razel sur la commune de Pérols sur Vézère, avant qu'il ne vienne finir ses jours à la maison communale de Tarnac. Voici quelques bribes de leurs conversations sur cette période de son histoire à laquelle il est resté rivé comme à nulle autre.

José est parti en août 2011, il est enterré au cimetière de Pérols.

Avec les « Jeunesses Libertaires », à Reus de 1935 à juillet 1936.

Pour moi ça a commencé alors que j'étais apprenti. J'avais 14 ans, je venais d'entrer en apprentissage chez un serrurier. C'était un petit atelier, pas bien grand, au total il y avait 5 ouvriers et un apprenti : moi. Le patron, c'était un gars de la CNT (Confédération Nationale du Travail, anarcho-syndicaliste). Des patrons dans la CNT, il y en avait pas beaucoup mais celui-ci en était un. Exception à la règle. Il était juste au syndicat pas à la FAI (Fédération Anarchiste Ibérique, pendant politique et semi-clandestin du syndicat).

Tous les métiers de la ferraille étaient affiliés à la CNT. Les ouvriers de l'atelier avaient bricolé une machine pour poinçonner des pièces de un sou et de deux sous. Et alors cette machine, c'est moi qui m'en chargeait, on mettait les pièces alignées, il y en avait dix, et on baissait les manettes et ça marquait d'un côté CNT, de l'autre FAI en relief. Cette monnaie une fois marquée, c'est les femmes

des 4 ouvriers, ma mère et moi et des gens de confiance qui les mettaient dans le commerce. A la fin toute la ville était infectée de ces pièces-là. Le gouvernement a dû les changer, en faire d'autres, des nouvelles. C'était une des façons de faire de la propagande.

A cette époque, j'ai dû acheter un carnet de la CNT, du syndicat, parce qu'on m'a dit « tu es au syndicat tu dois prendre un carnet ». C'était en 35, 7 mois avant juillet 1936. Alors, j'étais tenu d'aller aux réunions, et là j'ai rencontré d'autres apprentis comme moi. Dans la ville où j'étais, Reus, il y avait 30 000 habitants. J'y ai fait connaissance avec les Jeunesses Libertaires (JL), qui existaient déjà partout en Espagne depuis 1932, depuis l'avènement de la république et que les JL ont commencé à monter des bibliothèques un peu partout.

Quand est arrivé le 19 juillet 1936 (tentative de coup d'état fasciste sous l'égide du colonel Franco et des gardes civiles), cela a été l'explosion. Les Jeunesses Libertaires étaient dirigées par des gens plus âgés. Moi, avec d'autres gars on m'a désigné pour couper le sabre de la statue du général Prim (Général qui a mené la campagne de colonisation du Maroc), sur la place du même nom. J'habitais à côté. Les vieux avaient eu l'idée, et dans le groupe de gars désignés, il y en avait un du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, trotskiste). A cette époque-là, on était main dans la main. On était quatre, on a apporté une échelle, une scie à métaux et on a coupé l'épée du général. Et il s'est retrouvé au petit matin, le poing tendu.

adelante

ORGANO DE LA C. N. T. Y DE LA F. A. I. EN TARRAGONA Y SU PROVINCIA
PORTAVOZ DE LOS TRABAJADORES EN GENERAL

Año I - Núm. I

Reus 2 de Enero de 1937

Precio: Ejemplar 0'15 Ptas.

Les Jeunesses Libertaires ne prenaient pas d'initiatives propres, elles étaient en contact avec la CNT-FAI. On devait faire ceci ou cela. Les secouer, les aider, faire ce qu'il y avait à faire pour que cela réussisse. Il se passait une chose qu'on oublie : car la CNT aujourd'hui, c'est rien du tout, à l'époque dans le drapeau, il y avait ces lettres : CNT-FAI-JL, aujourd'hui non, même pas la FAI, ces trois composantes étaient indissociables (syndicat-société secrète politique-mouvement de jeunesse). La CNT était le syndicat majoritaire, en Catalogne, en Aragon, en Andalousie, et dans les Asturies. Il y avait pourtant plein de syndicats possibles, le POUM et autre... Mais c'était le syndicat majoritaire tout le temps dans ces coins là.

Avec les jeunes libertaires, on était pleins de bonne volonté et d'énergie. Il y avait une chorale aux Jeunesses Libertaires qui chantait des chants révolutionnaires, mettant en avant d'un côté la misère qu'il y avait et de l'autre, le désir de la supprimer. Tous avec « el pueblo », tous contre l'iniquité de cette misère. Il y avait des livres, beaucoup de livres, Garcia Lorca, la Divine Comédie de Dante, le Capital... un des premiers livres que j'ai lu, je devais avoir 15 ans. On discutait de nos affaires, de ce qu'on voulait, on ne faisait pas de politique au sens des politiciens. J'étais peut-être différent des autres, j'avais entendu parler de la CNT parce que mon père y était. Ma mère aussi, elle travaillait dans une usine de textile. Elle était passablement exploitée car l'usine ne fermait jamais, 2 femmes sur des machines de 10 mètres de long. Et quand les fils cassaient, il fallait tout arrêter et relancer la machine après.

Je crois que je me rappelle de chants, de vers, qui vont tous dans le même sens, dans le sens ouvrier, prolétariat, exploitation. Il y avait aussi des professeurs de dessin, de musique, de piano et de solfège. On apprenait à chanter. Petit à petit, cette jeunesse s'est fait connaître car au début c'était clandestin. Et puis il y a eu des locaux. Avant que moi j'y aille,

il y avait aussi des locaux, mais qui bougeaient tout le temps. C'était un appartement loué ou autre pour faire des réunions. Mais quand le propriétaire ou le patron savait les fins de tout ça, il nous foutait à la porte.

La guerre civile et la révolution : juillet 1936 /février 1939

C'était un débordement, le débordement, qui d'ailleurs est le propre de toute révolution, toute révolte. Ici ou ailleurs. C'est cette énergie, cette force qu'on a en soi-même et qui fait qu'on fait tout éclater. Et gare à ceux qui s'y opposent.

Dans ces jours de juillet 1936, c'était la pagaille dans le sens du débordement populaire. Les communistes ne sont venus qu'après. Il y en avait pas beaucoup à ce moment-là, il n'y avait que le « POUM-CNT-FAI ». C'était l'incendie des couvents, la chasse à tout ce qui portait soutane, à tout ce qui portait étoile(les officiers). Et de fait, on en a fusillé plus d'un.

La vengeance des gens sur les curés était euphorique. Le 30 juillet, il y avait un couvent pas loin de la gare. C'est là où j'ai été blessé dans les tirs échangés contre les curés. A côté de ce couvent il y avait une maison de tolérance, chez Mme Betty. Tout près de la gare, pour les voyageurs. Un des thèmes préférés de la religion c'est que tout se fait dans l'obscurité, on se disait que les moines avaient une porte cachée pour entrer. Ce jour-là donc, on est rentré dans le couvent, il y avait cinq bonnes sœurs, soi-disant qu'elles ne sortaient jamais dehors. Bref, on a incendié ce couvent. Une multitude des gens regardait autour, on a fait sortir les bonnes sœurs devant tout le monde avec des paquets et des couvertures. Nous on a dit, « les mains en l'air, lâchez tout ! », car on savait que des cinq trois étaient en cloque. Les gens ont bien ri, quolibets et insultes ont fusé car dans ce couvent il n'y avait qu'un curé qui pouvait rentrer et un jardinier

de 70 ans. On a respecté les femmes et elles ont eu leurs bébés à l'hôpital. Elles sont devenues infirmières.

Quand j'ai été blessé, on m'a emmené à l'hôpital. Cela ne guérissait pas vite car la balle était restée dedans. On m'a ouvert le pied pour sortir la balle. Avec le chloroforme qu'ils te plaquent sur la tronche pour t'opérer, tu tombes dans les pommes illico. Après l'hôpital de Reus, j'ai été dans un autre hôpital de convalescence jusqu'au mois d'Octobre et quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai été chez moi. J'avais une canne, et un talon en ferraille. J'avais 16 ans. L'ambiance était bonne, tous les autres blessés étaient des blessés de guerre du front de Saragosse (ligne de front entre les forces républicaines et les phalangistes et gardes civils ligés par le colonel Franco), les journaux manquaient pas, on lisait...

De retour à la maison, j'ai vu que cela n'allait pas bien, que l'argent manquait, je me suis mis à travailler. En dessous de la place du général Prim, était installé un camp anti-aérien. Les ateliers de montage des avions de Madrid étaient répartis en divers endroits et notamment à Reus. Et comme il y avait là des ateliers de fabrication d'avions, les Allemands venaient bombarder aussi Reus. C'était les populations civiles qui en pâtissaient. J'ai bossé là, dans ces usines.

En mars 1937, les Jeunesses Libertaires appelaient au front pour les colonnes anarchistes « Durutti » et « Ortiz » (des noms de leurs leaders respectifs). J'ai répondu à l'appel. Le jour où je suis parti, je me suis levé le matin et j'ai griffonné quelques mots sur un bout de papier, que j'ai laissé sur le lit, pour que ma mère le trouve après mon départ. J'ai demandé pardon et puis voilà je suis parti. Mais au moment où je suis parti, c'était déjà le début du débat sur la « militarisation ». Certains disaient, il faut une vraie armée, d'autres disaient il faut d'abord accomplir la révolution sociale. Le gouvernement disait : « Il faut pas la révolution, il faut une armée », le POUM disait : « on fait l'armée et la révolution en même temps ». Mais on ne peut pas courir deux lièvres à la fois, on attrape rien ; une chose après l'autre. Si on fait la révolution sociale, l'armée n'existe pas et si on choisit l'armée d'abord, on étouffe la révolution, très vite. Ce processus n'a pas été sans accidents.

Du point de vue de la révolution, l'Aragon était déjà complètement collectivisé. La monnaie n'y existait plus. Les produits récoltés par les paysans, c'était tout mis ensemble. Et chacun allait puiser dans la fontaine selon ses nécessités. Les collectivités appuyaient l'effort de guerre des milices de volontaires antifascistes.

Et puis sont arrivés les communistes, pas les espagnols, ceux de Staline. Ils ont tout défait. Le colo-





nel Lister et sa deuxième division ont tout défait, ils ont tué des gens par ci par là, et ont fait passer en force l'option de la militarisation (mise en place d'une armée régulière républicaine avec son lot de hiérarchies et de discipline militaire).

Je me suis retrouvé affecté dans l'ancienne colonne Ortiz, celle qui était sortie de Barcelone, avec les colonnes de volontaires anarchistes Ascaso et Durruti. Alors on a fait partie des « incontrôlés » (de ceux qui refusaient la militarisation prônée par le gouvernement et les communistes)... et j'y suis resté jusqu'à la bataille de Terruel.

A Terruel en décembre 37, il s'est passé quelque chose de terrible. Il faisait -22, on couchait sous la neige. On grelottait, on crevait de faim. On a regagné Terruel mais seulement quelques jours, trois semaines, et puis on l'a perdue très vite. Je ne sais pas comment on l'avait gagnée. Un facteur a joué dans toute la guerre. C'est le matériel, et surtout l'aviation. 5 avions à nous s'élevaient, 20 avions ennemis s'élevaient de l'autre côté. Terruel a été détruit. A la bataille de l'Ebre ce fut pareil. Quand il commence à lâcher des bombes, tu peux rien faire. Tu peux te jeter à l'eau, et te laisser porter par le courant, c'est tout.

En face de Terruel il y a une montagne, « la Moilaire », c'était imprenable, tout autour il y avait des barbelés et on était là-haut. Eux, ils avaient l'aviation pour ajuster les tirs et lâcher les bombes et, à terre, ils avaient des colonnes de Marocains qui donnaient l'assaut. Nous on n'avait que nos fusils mitrailleurs pour nous défendre. On a du foutre le camp à cause de l'aviation. On est arrivé à Asuarra, en allant vers Saragosse, je me rappelle il y avait une arche pour entrer au village. La route offrait plusieurs voies, d'un côté il y avait des montagnes et un passage entre elles. L'une des montagnes s'appelait « la fiancée des vents ». C'est celle qu'on occupait. Sur l'autre, il y avait des paysans qui luttaient pour Franco. Si cela te dit quelque chose, de cent vingt hommes, seul dix-sept ont survécu.

C'est à cette période que Negrin (socialiste, devenu chef du gouvernement républicain en 1937)

a voulu faire partir tous les étrangers volontaires (Brigades Internationales) venus soutenir la république d'Espagne pour que la SDN (Société Des Nations, ancêtre de l'ONU, créée après la première guerre mondiale) prenne cela en compte et apporte un soutien officiel au gouvernement Républicain (il espérait surtout qu'en contre-partie les volontaires fascistes Italiens et Allemands servant le côté adverse seraient aussi sommés de rentrer chez eux). C'est aussi le moment où moi et quelques autres on s'est dit « foutons le camp ! ». Moi j'étais volontaire. Personne ne pouvait rien me dire car je n'avais pas l'âge et d'autres étaient dans mon cas. Alors à trois on est parti. 8 jours à pied de Terruel à Reus. Arrivé là-bas, on s'est battu pour que la coopérative nous fasse des espadrilles car nous avions les pieds en sang à force de marcher.

Après j'ai été remobilisé, pas de veine, cela faisait à peine huit jours que j'étais chez moi, qu'on appelait ma classe. On m'a affecté à l'artillerie de montagne, à Barcelone, au 7ème régiment Quartel Firmin à San Andreu. On était beaucoup de garde dans Barcelone, je faisais partie d'une escouade de cinq gars et un caporal. On faisait office de force publique dans la ville en cas de troubles à l'ordre public. Un jour, le capitaine a annoncé que nous allions partir pour le front. Moi j'ai fait valoir que j'avais été blessé, et que je ne pouvais pas marcher beaucoup, pour pas partir. J'aurais pas dû, il m'a dit « je vais trouver quelque chose pour toi... au front ! ». On était en 38. J'étais dans l'artillerie, on avait un camion, moi je m'occupais du canon. Je faisais office de sergent. Mon travail consistait à regarder dans le goniomètre. C'est un appareil qui donne l'axe, la distance pour ajuster le tir. On recevait des ordres par téléphone. Par la médiation des appareils on pouvait ajuster et mesurer les tirs. On avait un camion avec d'un côté le canon mobile et les munitions et de l'autre, à l'arrière, l'espace qui servait de cuisine et de chambre. C'était un camion bâché. C'était un camion « GMC International » américain. Rien à voir avec les Katiouchka que nous envoyait Staline, qu'il fallait démarrer à la manivelle. Quand tu voyais l'ennemi à 200 ou

300 mètres, si tu voulais te bouger et tourner la manivelle, tu vois le tableau !

Enfin, ce fut assez vite la débandade. Avec mon équipe, devant le désastre annoncé, nous avons d'un commun accord décidé de partir de Barcelone vers la frontière. Tu avais l'ennemi qui te courrait derrière les talons. Franco avait coupé la Catalogne du reste en prenant Valence et avec notre perte de l'Ebre, il avait séparé les fronts. Sur la route, il tombait des bombes. En fuyant, on a croisé la troupe qui nous a demandé où on allait. Quoi faire ? Quand on a 16 ou 17 ans et qu'on se retrouve devant un gars tout couvert d'étoiles. « Désertion ! ». On était déserteurs. On nous a arrêté et envoyé au château de Figueras. On devait être fusillés pour désertion. Finalement, Negrin, le chef du gouvernement, nous a gracié. On nous a dit « allez, prenez le camion et retournez à votre position ! ». A droite c'était la frontière, et à gauche c'était notre chemin. Au bout du compte, on a fait comme tout le monde, on a passé la frontière, et le canon, on l'a jeté dans la mer. Et il y en a là-bas, du matériel, dans la mer.

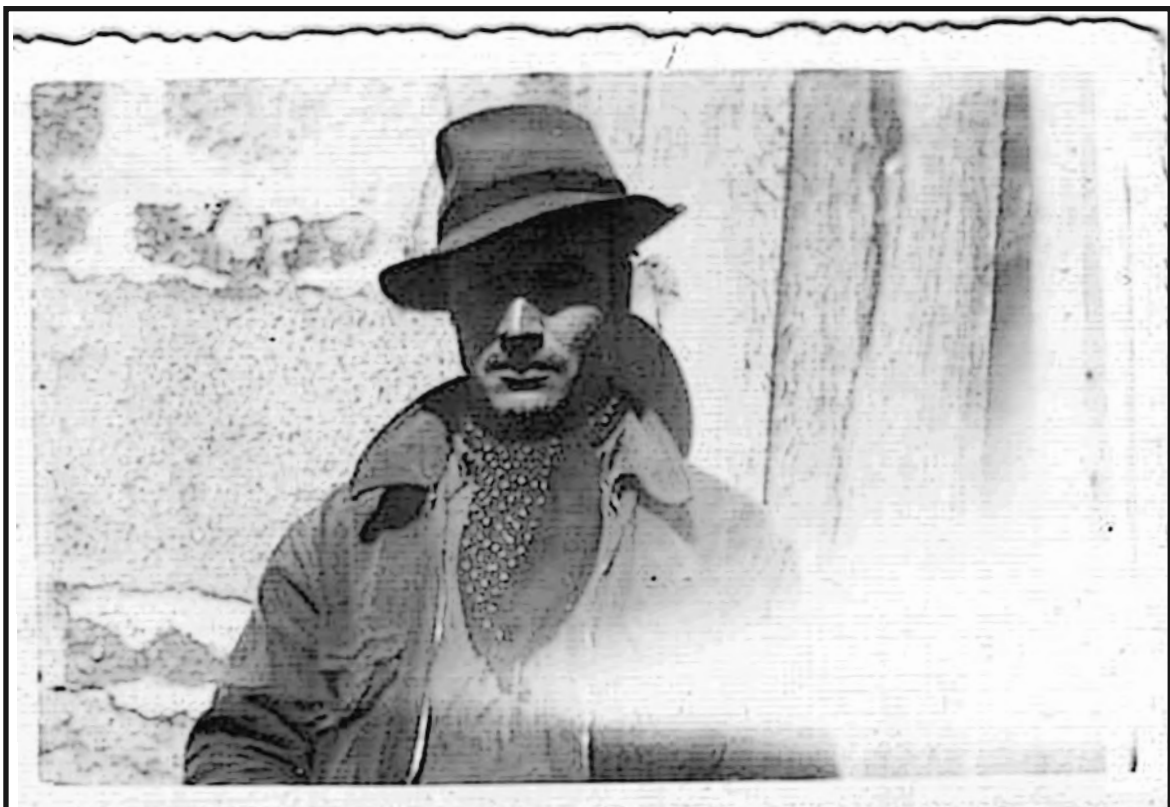
La « retirada », l'exil et les camps de concentration : 1939-40

J'ai passé la frontière le 5 février 1939. A la frontière il y avait les gendarmes mobiles. Et ceux-là ils prenaient tout : les fusils, et tout ce qui pouvait les intéresser, montres, bracelets, bagues, pistolets... comble de l'honnêteté. Et nous ne pouvions rien y dire. Moi j'avais un Astra Eibarra, un pistolet, une

paire de jumelles, un fusil et des affaires, et ils ont pris ce qu'ils ont voulu. Et tous, en file indienne, on nous a dirigé vers le camp à une trentaine de kilomètres. Arrivés dans le camp, rien. D'un côté l'eau, de l'autre le sable. Derrière il y avait la commune de Bacarès, et celle de Saint-Ciprien, à une dizaine de kilomètres. Ceux qui avaient une couverture pouvaient se couvrir, et s'il pleuvait, et bien tu étais mouillé. Une jeune femme y a donné naissance à un gosse. Au commencement, il n'y avait pas d'organisation, rien. Des gens ont glissé une couverture sous elle, elle a donné naissance à une fille. Deux jours après, c'était plus un être vivant. C'était un bout de chair qu'elle avait sorti. Il est mort de faim. Le lait d'où tu veux le sortir, cela faisait quatre jours qu'on était là. La mère, elle mangeait rien, elle pouvait pas nourrir son gosse.

Huit jours plus tard, on avait de la compagnie : des barbelés. La belle compagnie. Les soldats sénégalais étaient partout sur les routes. Eux c'était la chair à canon de l'armée française et ils avaient l'ordre de tirer sur nous si on passait la tête hors des fils de fer.

Après il y a eu la cavalerie, les Spais. Avec la cape et le turban, à cheval. Une fois, on était quatre, on a vu un de ceux-là qui se promenait sabre au clair. On l'a attrapé et on l'a fait basculer en bas de son cheval. A ce moment-là, il est rejoint par un de ses collègues. Et ils nous ont attrapé. On a dû porter une musette chargée de pierres au pas de course. Châtiment. Après il y a eu les histoires avec les toilettes. On était tous logés à la même enseigne, hommes et femmes. Ceux qui ne voulaient pas se



faire voir, se tournaient du côté de la mer. Là y'avait que la mer et le bon dieu qui les voyaient. Les béates devaient préférer le montrer au seigneur. Enfin, ils ont fini par faire des latrines. Individuelles.

L'organisation du camp : il y avait des Français, les gendarmes, le mess des officiers et le commandant du camp. Tout cela, c'était à part. Les Français aussi usaient des latrines. Et eux ils avaient du papier. Et les femmes elles ramassaient les papiers qu'il y avait dans les latrines, après les avoir lavés, elles les faisaient sécher et en mettaient une épaisseur de 4 ou 5 pour faire des tampons. Y avait pas autre chose. Sinon elles auraient dû y passer leurs chemises. Mais tout cela c'est pas facile à dire, ça blesse pourtant j'aimerais bien qu'on me parle de cette période-là, de Pétain par exemple. Ici, on te croit pas, les Français, ils disent qu'il y a pas eu de camps en France.

Après ils ont fait venir les filles pour nettoyer les bureaux, ceux des officiers comme cela se faisait dans les camps allemands. Elles bossaient le matin et l'après-midi quand elles sortaient, elles n'étaient plus seules, y en avait déjà deux dans le ventre. Ils en profitaient quoi. L'occasion fait le voleur. On peut pas le dire cela, on te croit pas ! « En France il n'y a pas eu de camps, c'est pas vrai ! » qu'on va te dire.

A Argelès, ils ont commencé à faire des baraquements. Nous avons été expédiés à Agde, là il y avait trois camps, ceux des femmes, des hommes et celui des impénétrables, des incontrôlés, des emmerdeurs. C'était le plus petit, mais nous y étions assez nombreux pour faire le bordel. C'est là que je suis tombé malade à manger toutes les semaines des topinambours purs, bouillis avec rien dedans que de l'eau. Après nous avons eu des carottes fourragères, elles sont bonnes aussi, plus sucrés que les topinambours. Et le dimanche, on avait les deux mélangés. Mais avec ce régime tu étais anéanti, tu sortais les tripes et les boyaux. Aller à l'infirmerie, tu parles, tenue par des gens de Pétain, des militaires. Non.

J'ai été à Bram. Salvador aussi y était. Et puis au camp de Montauban. Cet hiver-là de 39/40, il faisait froid, il y avait de la neige. C'était comme en Allemagne, avec des litières et 40 cm pour chacun, alignés. En haut et en bas. On était 200 dans la piaule. On est venu me chercher comme serrurier. J'ai pas voulu y aller. Non, car j'avais retrouvé ma famille, et là ils ne prenaient que moi et pas ma famille. Je voulais pas repartir tout seul.

Les compagnies de travail et le maquis sur le Plateau : 1940-45.

Finalement, je suis sorti dans une compagnie de travail à Bègles. Et là on était trente. Ils ont fait un tri et choisi les meilleurs pour fabriquer des outils d'armement. Ils ont pris les tourneurs, les soudeurs, les fraiseurs et le reste, on nous a envoyé à Toulouse, chez un constructeur de bidons, à St Antoine. Et c'est de là que je suis reparti à Argelès au moment de l'occupation des Allemands en Juin. C'était des allemands qui ordonnaient la mise en place des camps mais Pétain a tout organisé. Les GTE (Groupes de Travailleurs Etrangers) c'est Pétain. Les patrons ils te donnaient un certificat de travail, ils voulaient bien que tu bosses mais au noir. De ce fait, j'ai rien pour retraite. Le dernier endroit où j'ai travaillé c'est à Brive, Cozenac, en 42, chez un ferrailleur, avant que je vienne ici à l'extraction de la tourbe. C'était un châtiment de venir travailler dans les tourbières. Et Salvador (un autre vétéran anarchiste espagnol résidant encore aujourd'hui sur la commune de Saint Merd), il venait d'un camp près d'Egletons, où il y avait tous ceux qui disaient toujours non, les pestiférés. On s'est connu à la tourbière.

J'étais là avec mon père et ma mère, ma sœur, et mon frère étaient à Rivesaltes. J'ai fait une demande à l'ingénieur des tourbières de faire venir ma famille et il s'en est occupé. Mais il faut que tu te trouves un logement et l'avis favorable d'un maire. A la tourbe, c'était après le village d'Ars, sur une tourbière du Niarfeix. Pas loin de Pérols. Il y avait là une trentaine d'Espagnols et une trentaine de Juifs. On nous traitait à peu près bien, y'avait un cuisinier qu'était espagnol et c'était pas mal. A ce moment-là, j'habitais St Merd et pendant 5 ans on habitait tous en famille. Il y avait deux pièces. Une cuisine et une chambre.

C'est à ce moment-là que je me suis lié avec les maquisards. Ils sont venus me chercher. Ils sont venus chercher les Espagnols, parce qu'ils avaient cette expérience de la guerre. Pour des coups de mains, comme ça. Salvador faisait agent de liaison. Et moi je faisais partie du groupe combattant. On était armé à Peyrelevade. Et on couvrait les trois secteurs : St Merd, Millevaches, Peyrelevade.

En 44, l'hiver, la tourbe c'est tout gelé, on peut rien y faire, et pour la faire sécher, il faut qu'il fasse chaud. Alors toujours sous le contrôle des compagnies de travail, on nous envoyait dans les bois. On est parti couper du bois à Bort les Orgues. A la cime des orgues là-bas, il y avait un bois. On a coupé ce bois-là. Les billes étaient tirées par des bœufs. Et quand cela n'allait pas assez vite on les

jetait en bas. On nous payait 300F le mètre cube. Argent qu'il fallait ramener à la maison à St Merd, où il y avait ma sœur et les deux vieux.

Au commencement dans les maquis, c'était tous des jeunes, il n'y avait pas de vieux. C'est malheureux à dire, des jeunes qui avaient trouvé par hasard un pistolet et le portaient à la ceinture et puis faisaient leur mariolle. Ils étaient venus au maquis pour pas partir en Allemagne, au travail obligatoire... C'est pas comme cela qu'on gagne. On leur disait apportez cela là, « dispersez vous, faut pas être tout le temps ensemble comme vous êtes là, si on jette une bombe là dedans... Guettez ! »

Il y a un lac à Chabannes. C'était notre camp. Entre Saint Merd et Tarnac. On était toujours ensemble, on avait fait un camp sous terre, un trou creusé dans la terre, des poutres, des branchages, et dessus plein de branches, de terre, comme du camouflage. Salvador était agent de liaison par exemple, on disait tu vas dire ceci parce que, par écrit, tu ne dis rien, de peur que ça tombe dans les mains de l'ennemi...tu iras à tel endroit, tu trouveras quelqu'un... Les filles elles faisaient comme les autres. Elles faisaient la cuisine. C'était un peu de l'esclavage. Attraper un fusil, les filles elles le faisaient comme toi et moi. Mais dans la piaule quand on jouait aux cartes, elles faisaient la soupe.

A Pérols, le boulanger de Pérols, Nony, quand son père faisait le pain en 43, 44, il venait faire le pain au moulin de Razel. Et ce moulin tournait jour et nuit. Il disait j'apporte le blé. On avait des torches pour savoir ce qu'on faisait. Et alors des fois, y avait un gars qui était en face du moulin et un autre là, plus loin. Quand ils entendaient la micheline, qui peinait à monter à Pérols car ça monte un peu. C'était la ligne Limoges-Ussel. Alors, ils avertissaient et on arrêtait le moulin. Parce que le moulin cela s'entend bien la nuit, tic tac tic...Le boulanger il faisait du pain pour le village et pour le maquis.

A 7h du soir, dans le dernier train de marchandise qui passait, le dernier wagon servait pour le contrôleur, il y avait une cheminée sur ces wagons pour se chauffer. On lui donnait les sacs de pain, il mettait les sacs à côté de la porte et quand il passait sous le tunnel vers Barsanges avant d'arriver à Meymac, il balançait les sacs de pain dans le ballast. Il était surveillé, les gars du maquis ils attendaient là.

J'ai aussi travaillé à St-Pardoux-le-Vieux où on faisait du gazogène à partir du bouleau car l'écorce dégage de la fumée consommable pour les voitures. Je travaillais dans cette scierie en 1943. Les soirs de garde, on s'en allait pour saboter les voies

de la ligne Ussel-La Courtine par exemple, car à La Courtine, il y avait les boches. On faisait ce qu'on pouvait. Déboulonner les rails, sur 50 mètres. Avec des gars pour surveiller.

Je suis en train de finir ma vie et à mon âge, il n'en reste pas tellement. J'en connais un, il doit avoir 96 ans ; il habite à Fournial entre St Merd et Bugat, Georges. Celui-là, c'était le chef des maquis. Il en a fait des vertes et des pas mûres... Il vit avec ses souvenirs maintenant. Des gens comme lui, il n'y en a pas des masses. Y'en a pas, quoi. Et les autres, de ce temps-là, ils ne veulent pas s'en rappeler.

Je me rappelle ces quelques mots de Durutti : on peut tuer les hommes, on peut les défaire, mais les idées ne périssent pas. La pensée, on ne la tue jamais.

Vous voulez un café ? »





Envoyer des textes, des infos, nous contacter :

lecommunard@riseup.net